

François Boucq
Un grand dessinateur de taille moyenne

Jean Obélix Lefebvre

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, J. O. (1993). François Boucq : un grand dessinateur de taille moyenne. *Nuit blanche*, (53), 78–82.

François Boucq

Un grand dessinateur de taille moyenne

Nous en usons treize à la douzaine. Aussitôt reluqués, tenus en faveur une, deux ou trois saisons, la dernière page d'une saga illustrée retournée, nous les rejeterons dans la fosse obscure de la mémoire. Qui ça? Ces crobardeurs trimardeurs qui passent sous les sunlights le temps d'une aventure, le temps d'un commentaire. Loi du genre: prendre le bus du show-business la durée d'une vogue ou s'inscrire, inoubliable, dans la renommée durable. Drôle de métier! Un de ceux-là où on vous interroge sur votre curriculum vitæ seulement après être tombé sous le charme.

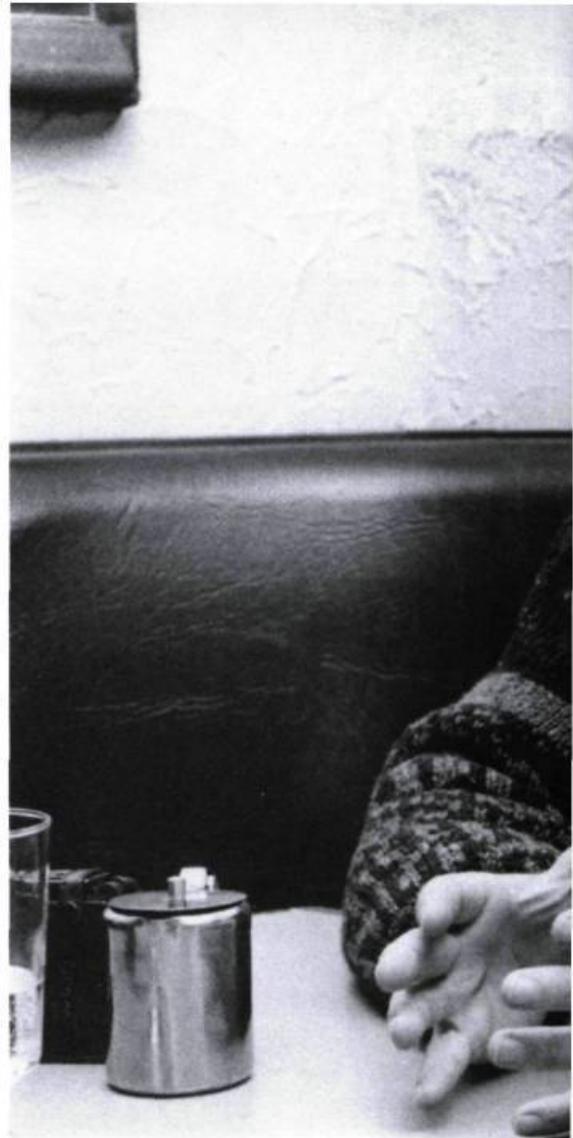
François Boucq, donc, est lillois (le nord de la France), a trente-sept ans et exerce en professionnel depuis dix-sept ans. Il a d'abord dit douze, puis quinze. À la troisième tentative, ça y était; c'est que le bonheur, ce sordide entôleur, vous escamote le temps! Pour bien cerner l'esbroufe, il lui faut revenir à quai, à ses vingt ans, au cap de Pimpol de sa mise à la mer. «Mais j'ai toujours..., j'ai même essayé de réaliser des histoires étant enfant, sur mes cahiers d'école. Je tentais de réaliser une histoire avec des personnages. Tout le problème de l'époque était de trouver un personnage; la focalisation se faisait sur la recherche du héros qui allait vivre des aventures. Quand le personnage était trouvé, après, il fallait trouver, pour le servir, des aventures à raconter et...mes aventures n'intéressaient personne. Je tergiversais. J'entreprenais une histoire et je l'abandonnais pour passer à une autre.» Pourtant, c'est de ce métier qu'il rêvait, comme d'autres d'être pompiers, quitte à devenir dessinateur pompier. «Il y a des trucs qui fascinent un enfant. Tu vois un film avec un chasseur de baleines et t'as envie de devenir le chasseur de baleines. Ou un film sur Van Gogh...Ordinairement ça passe, c'est vite oublié. Mais, alors là, il y avait une espèce de récur-

rence, le dessin!» Et ses yeux brillent.

On pourrait croire qu'il s'est sagement inscrit à une école et a obstinément maintenu le cap. Il proteste: «Non, non, aucune école! Par autodidactisme! Et j'ai rencontré des gens aussi. Le seul truc un peu institutionnel, c'est que, le jeudi (c'était jour férié), j'allais effectivement dans une école, une annexe de l'École des Beaux-Arts de Lille. Où il y avait un professeur, Serge Vallembois, qui me faisait dessiner des natures mortes et des croquis d'après nature. Petit à petit, il a réalisé que j'aimais la bande dessinée. Au lieu de me décourager, il a exploré ça. Il a commencé à me donner des indications sur le traitement du dessin.

«Serge Vallembois (quand j'avais neuf ou dix ans, il devait en avoir environ quarante), a senti mon intérêt et, comme c'était un type assez novateur, il n'est pas allé à l'encontre. Il m'a plutôt donné des clés, m'a indiqué comment je pouvais intégrer des notions académiques à la bande dessinée, comment la construction d'une image pouvait à la fois rester une image graphique, picturale, et faire partie de la bande dessinée.»

Et François Boucq repart sur ses calculs élastiques. L'impatience vous rend du temps. Il était tenu par la



François Boucq

bride malgré tout. Par des études plus lycéennes parce que papa voyait ça comme un charmant hobby, le violon d'Ingres. Il renchérit: «C'était en filigrane de tout... Ça a bien dû durer une douzaine d'années. Non, plutôt une dizaine! Vers dix-neuf ans, j'ai ramassé tous les dessins que j'avais pu accumuler durant cette période et j'ai tenté d'aller les vendre sur Paris.»

Essais et erreurs

«J'ai passé même un long moment à Paris. J'ai essayé d'y vivre mais je n'y arrivais pas. À ce moment-là, il y avait *Pilote* qui existait depuis une assez longue période. Mais, si tu veux, ma confiance en moi en ce qui concerne la BD n'était pas suffisamment forte pour que je m'y lance à corps perdu. Je faisais des tentatives, des bandes dessinées qui comportaient une page, deux pages maximum, mais c'était très précautionneux.

«Par contre, j'axais beaucoup mon travail sur la caricature. Et ce sont des journaux politiques, *Le Point*, *L'Expansion*, etc., qui m'ont fait débiter. Des images uniques. On me commentait des événements de l'actualité et, le lendemain, j'allais livrer mon dessin.



photo: Anne-Marie Guérineau

«En parallèle, j'essayais de comprendre ce que pouvait donner un dessin en bande dessinée, tout ce que j'avais envie de réaliser dans le graphisme, la caricature, le beau dessin. Car tout ça, c'est une espèce de magma, hein! J'allais tirer mon inspiration dans Rembrandt, dans Ingres, dans Franquin, Giraud, Gotlib, et jusque dans Matisse et Picasso. Pour moi, il n'y a jamais eu de différence...»

On n'en reste jamais là. Ou sinon, on renonce. François Boucq ne perd jamais de vue ses ambitions bédésistes. Et les bancs d'essai se multiplient. On recrute. Les dessinateurs ont quitté la matrice *Pilote* pour créer leurs journaux contreculturels. Se pointe notamment *Mormoil*.

Boucq évoque: «Ma première entrée sérieuse? Ben, c'est dans un journal nommé *Mormoil*, fondé par des dessinateurs dissidents de *Pilote*. C'est aussi à la même époque que fut créé *Fluide Glacial*. Auparavant étaient apparus *L'Écho des Savanes*, *Métal Hurlant*, et *Ah, Nana!* *Mormoil* était le journal de caricaturistes tels que Mulatier, Morchoisne et Ricord, les auteurs des *Grandes Gueules* de *Pilote*.

«J'étais littéralement fasciné par leur travail et je voulais m'orienter dans ce genre-là. Malgré d'autres propositions! J'avais notamment été voir

Pilote et on m'avait dit que je pourrais y travailler. Mais, en fait, j'étais tellement influencé par ce graphisme-là, des Morchoisne et Mulatier, cette conception des personnages, cette manière de traiter les volumes des personnages, que j'ai préféré travailler pour ce petit journal.

«Et ce *Mormoil* n'a pas tenu. Des problèmes de gestion. Au bout de deux ans, me revoilà à *Pilote* dont le rédacteur en chef n'était plus René Goscinny mais Guy Vidal.

«Dans *Mormoil*, j'ai publié des histoires de petites vieilles... qui causent. Des deux pages. Et, la première histoire que j'ai faite pour *Pilote*, c'était un personnage à la Philip Marlowe pour lequel j'avais utilisé le visage de Robert Mitchum. Aujourd'hui, quand je revois les planches...(rires)! Mais ils ont accepté ça. Et la deuxième histoire, c'était une petite vieille qui recevait la Mort et tentait de la saouler... pour lui faire oublier pourquoi elle était venue.»

Vous souvenez-vous? Il est vrai que certains d'entre nous ont des regards spécialisés, des vues étroites. Et il y a l'oubli, principale faculté de la mémoire. Et l'inattention...

Mais François Boucq se revisite presque entièrement. De sa genèse, puisqu'on lui en donne l'occasion, il

commentera presque tout, puisque la naissance d'un style connaît moult méandres. Il rajoute donc: «Et j'ai travaillé aussi à *Fluide Glacial*. La première fois, c'était sur un scénario de Léandri, une histoire de guerre, de chars. C'était pas abouti, hein!»

Rencontres et influences

Modestie d'artisan. Et doublée d'une fièvre. Parvenir à l'orgueil du métier, une vertu! François Boucq, qui n'était pas encore Boucq à l'époque évoquée, va rencontrer une nature généreuse et amicale, Jijé. «Il m'avait permis d'aller jusque chez lui. Je prenais le train pour aller à Draveil et il me recevait deux ou trois jours chez lui. J'avais l'occasion de le voir travailler, le créateur de Jerry Spring et de Michel Tanguy! Extraordinaire, parce que c'était un maître!

«La bande dessinée, je me suis rendu compte que je l'avais apprise à la manière du compagnonnage. Ainsi Jijé m'a présenté à Mézières en me disant qu'il était de bon conseil. Je montrais mes planches à Mézières qui me les critiquait. Il avait déjà édité quatre ou cinq *Valérian* et il réalisait les *Terres truquées* au moment où je l'ai rencontré. Et Jijé dessinait *La fille du canyon*. Je me souviens de ça parce que je voyais ses planches chez lui et, une semaine ou quinze jours après, je les lisais dans le journal.»

Il ne le nie pas: il était alors un apprenti sous influences. Diverses. Profuses. Ainsi celle d'Alexis: «Voilà, Alexis, c'était la fascination pour les gueules des personnages, mais intégrées à la bande dessinée. Autant pour Morchoisne ou Mulatier, c'était la possibilité d'entrer dans la gueule, de l'analyser au scalpel, de peindre un visage comme on peint un paysage, autant, avec Alexis, c'était le personnage de BD qui présentait une typologie permettant de deviner sa psychologie et de le faire bouger. Il y avait la vivacité! Ainsi les mains. Les mains dessinées par Alexis, c'était la concision et la précision et, en même temps, un foisonnement et un délire, une notion très complexe de la main.»

Pause sur les influences. Il avoue avoir tâté de tout. Un dessinateur est innombrable. Ce qui le stabilise, ce sont des parutions régulières. Il collabore alors à la fois à *Pilote* (mensuel) et à *Fluide Glacial*. Toujours du dessin d'humour? «Plutôt! Je travaillais avec un ami d'enfance, Delan. On s'était connu dans les classes primaires. On se voyait tous les jeudis. Même qu'on avait déjà fait du dessin ensemble et ▶

qu'on s'en échangeait. Et il a commencé à travailler avec moi. Parce que j'avais mon énergie sur le dessin, le graphisme dans la BD, que j'en avais moins pour le scénario.

«Et, ça peut paraître incroyable, je vivais de la bande dessinée. Je ne vivais pas avec beaucoup d'argent, mais je m'en tirais. On vivait en communauté, il y avait là deux ou trois dessinateurs et on aimait échanger. Dans le même temps, j'ai tâté du dessin publicitaire et, par la grâce de Dieu, je n'y ai pas réussi.»

Le destin de François Boucq, on le voit, est tissé de diverses tentatives et l'échec y joue un rôle aussi important que la réussite. Il veut trouver son style, il doute et des personnalités croisent son chemin et l'invitent à pour-

suivre sa quête, son compagnonnage.

Ainsi de Jean-Paul Mougins. «Le style Boucq, celui qu'on reconnaît entre mille aujourd'hui, il m'est venu quand j'ai travaillé pour *À Suivre*. C'était en 1984. Alors, je réalisais un dessin composite; s'y retrouvait tout ce que j'avais appris jusque-là. On sentait très fort les influences. Il y avait eu Gotlib, Alexis, Franquin, tout ça... Au magazine *À Suivre*, Jean-Paul Mougins, le rédacteur en chef, avait consenti à des collaborations, mais il a aussi refusé plusieurs propositions. Finalement, il m'a proposé un marché: 'Je veux que tu composes des histoires et, en même temps, que tu intègres les possibilités d'utilisation de la couleur'. Alors je m'y suis mis. J'ai travaillé en couleurs et j'ai aussi, très laborieusement, créé mes propres scénarios.

«Est né *Les pionniers de l'aventure humaine*, un album d'histoires courtes. Travail idéal! Un travail comme sur des nouvelles, où je pouvais, d'histoire en histoire, changer totalement de style, de couleurs, de personnages, d'ambiances et d'idées. Alors, j'ai pu mettre au point un dessin où le trait était simplement *inserti*, où la couleur jouait un rôle majeur. Cette couleur donnait aux personnages la consistance, les volumes, la luminosité. Au temps du noir et blanc, j'étais complètement guidé par le noir. D'un seul coup, j'accédais à un univers et un format nouveau!» ■

Entrevue réalisée par Jean Lefebvre

Face de Lune, le dompteur de vagues, La cathédrale invisible, de François Boucq et Alexandro Jodorowsky, Casterman, 1992.

Jodo en a harnaché un autre! En avant pour un cycle interminable! Jodo est un dieu fou, un dieu à minuscule, le copiste de l'Autre! Il aligne des mondes parallèles, parfaitement recopiés, parfaitement insensés, plausibles. Seuls les personnages, entêtés de sens, ne devinent pas que le monde n'existe que pour exister et part par tous les bouts. Il en va de leur équilibre aux personnages, de leur névrose exigeante d'un ordre, d'une symétrie, d'un commencement et d'une fin! D'un sens! Ultimement, ils réclameront une fin du monde qui pour Dieu et le dieu Jodo n'est qu'une tournée de page. L'imagination infinie et insensée est la condition du sentiment primordial et personnel de vie du dieu créateur Jodo.

Il a harnaché Boucq. Celui-ci se voue-t-il à Jodorowsky, comme Gir-Moebius, ainsi qu'à un nouveau culte, une fièvre à entretenir, une hystérie métaphysique? Le cynique papa de *Les pionniers de l'aventure humaine*, chauffé préalablement, au point d'en être aux anges, par Jérôme Charyn (voir *Bouche du diable*), emprunte les voies de l'innocence. Salvatrice. Incroyable! Le dompteur de vagues, personnage extratérique, est une personification taoïste. Autour de lui s'agitent des délires normaux, trop normaux.

À lire pour le délire!

Un point c'est tout!, de François Boucq et Karim, Casterman, 1993.

Il faudra patienter au moins une longue année pour le deuxième tome de *La cathédrale invisible*, cette trilogie Boucq-Jodorowsky. Mais François Boucq reste fidèle à ses bancs d'essai et nous concocte toujours en parallèle des albums de courtes histoires. *Un point c'est tout!*, avec Jérôme Mouchérot, pionnier de l'aventure humaine, comme présentateur et acteur, avec ses proches du Café du Commerce, nous initie à la notion de point, base de l'existence de tout personnage de bande dessinée qui se respecte, un univers où l'offset se substitue à l'œuf corse (of course). Bon complément de l'entretien ci-haut où, délirant, Boucq ne s'en interroge pas moins sérieusement, en filigrane, sur ses prochains empiètements en vue de mater, par le lignocide s'il le fallait, une ligne qui n'est pas aussi claire qu'elle le prétend.

Bernard Lermite, t.7, Le Pagure est connu, de Martin Veyron, L'Écho des Savanes / Albin Michel, 1993.

Les gros mous se prolongent plus longtemps que les Rocky et les Rambo. Pour notre joie à tous, les glandeurs! Qu'on ne cherche pas où aboutira le destin de Lermite que les femmes maternelles et que les industriels japonais vénèrent! C'est bien assez d'être le héros d'une *manga* non frénétique, non névrotique, un bouddha délivré du dé-

sir par le désir... molasson. Toujours tapeur de sa maman, leurre au service d'un cousin nanti, séducteur jamais aussi séduisant que lorsqu'il laisse aller ou pendouiller ses coussinets d'amour, Lermite incarne la revanche sur les contingences et les protocoles. Qu'il vive longtemps! Mieux vaut se faire mordre que tirer l'oreille!





Fourrures et bikinis, de Rémi Malingrey et Charlélie Couture, L'Écho des Savanes / Albin Michel, 1992.

Il a mis du temps à nous parvenir. Malingrey, c'est celui qui pointe au chapitre de la caricature, quand Wilhem n'y est pas, dans le journal *Libération*, en haut de la page «Rebond». Rock et forcément malsain, il s'est accouplé avec Charlélie Couture, le *goualanteur* et aussi dessinateur à ses heures (mais pas là), pour nous jeter à la gueule ce (petit) pavé de nouvelles *bizarros*. Éblouissement! Comme quoi les coquins vous ont quelquefois de ces trucs dont on ne s'explique pas que le Créateur leur en ait laissé l'usage, et à eux seuls. C'est tout de traviole et ça se tient. Pour plus de compréhension, on consultera *Georges et Louis, romanciers*. C'est chié, dis donc!

Intermezzo, de Warnauts et Raives, «Studio (À Suivre)», Casterman, 1993.

Les cochons! Ce qu'ils font du bon travail lorsqu'ils délaissent *Lou Cale*. Historiens éblouissants! Ils traquent les amours et la vie quotidienne des ritals immigrés en Belgique depuis les années vingt, les *Mimi Métallo* qui transbahutent toute l'Italie dans leurs bagages et l'enferment dans un petit appartement. Engrosser les femmes, vieillir, faire le pèlerinage au pays et voir, sans trop vouloir comprendre, leurs filles leur échapper. Ils doivent la conservation d'une culture à des lois iniques ordonnant de conserver un pied de part et d'autre de la frontière. Mais c'est un peu aussi que l'Italie, c'est l'Éden natal, un pays qui chante!

Pixies, t.2, Le roi des ombres, de Robert Rivard et Pierre Dubois, Glénat, 1993.

Hou-là! On risque d'être sorti de l'enfance depuis longtemps lorsque le cycle des *Pixies* — le tome 1, *Le cercle des Caraquins*, paraissait en 1991 — sera bouclé. Mais on le pointe pour les enfants de l'avenir. Spielberg a fait des petits qui se coltinent avec un gang rival, des diables tapis dans les caves et des grands-mères marâtres. Le grand jeu! Mieux que la relève du scoutisme et les Quatre As réunis, un démon se démène depuis en nous qui veut en savoir plus et nous fait rôder autour des librairies au cas où l'éditeur précipiterait la commande.

Condor, t.5, Opérette marseillaise, de Rousseau et Autheman, Dargaud, 1993.

Pour mémoire: *Condor* est né dans les pages de *Charlie* mensuel et, à l'époque, il ne payait pas de mine. Mais le dessin s'est raffermi, on est passé à la couleur et le personnage, un anti-héros qui doit beaucoup à Corto Maltese, a évolué de façon signifiante. Moi, il me fait penser à la dégaine de Bruno Crémier et j'aime à l'imaginer dans les petites culottes de Vanessa Paradis. Petit bateau! Mais c'est pour une Éva qu'il en pince et celle-ci, plutôt portée sur l'avion, risque de s'envoler pendant que la vie rappelle à Condor qu'elle est principalement préoccupée de kidnapping politique, de grève sur le tas et d'oiseaux charpardeurs.



Fourrures et Bikinis
par Charlélie Couture et Rémi Malingrey



**Célestin Spéculoos,
Mai 68,
de Bodart et Yann,
Glénat, 1993.**

Revisite d'un mythe! Tout ce que nous n'avons pas vraiment osé et les excuses pour ne pas ce faire à la clé! C'était un temps où l'idiome ras-le-bol se frayait un chemin vers la généralisation. Œdipe, on ne peut plus social et... socialiste, occupait la rue près de la Sorbonne et des bassins de Luxembourg. L'enfance voulait tout tout de suite et chasser le grand guign-aulle. Il n'y avait qu'à la contourner par les Champs-Élysées. Ce qui fut fait.

Le baby-boomer pouvait être soit CRS, soit émeutier et les mauvais garçons s'intronisaient katangais. Mine de rien, cette bande de Yann et Bodart est peut-être le pavé le mieux lancé sur nos vitrines de yuppies d'aujourd'hui. À lire sur la plage.

**Georges et Louis romanciers,
Georges et Louis racontent,
de Goossens,
Fluide Glacial, 1993.**

Avec Goossens, évidemment qu'il s'agit d'histoires de nuls. Georges et Louis ne peuvent enfanter que du reflet d'eux-mêmes, des courtes vues ou un cumul des on-dit les plus *salopiaux*. Pourtant peut-on se défendre de reconnaître ici et là de ces gens qui gagnent honnêtement leur vie, se perpétuent souvent et annoncent en chœur les formules éculées que leur téléviseur leur a chuchotées la veille? Sans ces merveilleux quidams, les fraises sucrées manqueraient de sel, comme dirait l'autre.

**Le moine fou, t.6,
Les matins du serpent,
de Vink,
Dargaud, 1993.**

Sentiments ambivalents autour de cette bande-là. C'est qu'elle se bonifie autant sur le plan des scénarios, plus clairs, que sur le plan des images. Douceur orientale du cadre, rudesse et cruauté de la quête. Il fut un temps où je n'entrais pas de prime abord dans l'histoire, mais je restais fasciné par cette douceur d'aquarelle, ces études yin et yang, les rochers, la flore, l'eau. Je me heurtais finalement aux frontières d'un autre monde, d'une autre logique et d'une autre morale. Les adeptes des arts martiaux apprécieront d'autant que tout s'y réfère à un monde où la paranoïa est un mode de gestion du chaos.

**Jo,
de Derib,
Fondation pour la Vie, 1991.**

Je le signale, et pourtant il date déjà de 1991, parce que je dois revenir sur un *erratum*. Dans le dernier numéro de *Nuit blanche*, j'avais mentionné *Job*, par pure inadvertance. Ce que c'est mélo! Mais on y cause des ravages du sida et de la nécessité d'un scaphandre pour faire l'amour aujourd'hui. Quitte à démoraliser la jeunesse, glissez-le donc dans le cartable de fils ou fille ou, dentiste, dans votre salle d'attente. Il n'en coûte que treize dollars et ça devrait vous porter chance! Ce n'est pas du meilleur Derib mais ça fait le tour de la question. Même que l'abbé Pierre, un autre héros de bande dessinée, y glose, une fois n'est pas coutume, sur le sexe.

**Gordh, t.2,
Arkel,
de Marc Hardy
et Stephen Desberg,
Palombia, 1993.**

Une autre façon de voir la dualité bons et mauvais anges. Hardy avait déjà dessiné *Pierre Tombal*, ce qui n'était pas, si ma mémoire est bonne, un coup de maître, mais les éditeurs ont jugé que ça avait une certaine importance puisqu'ils nous infligent une pastille autocollante en couverture. Ça se meuble au scénario cependant quoiqu'on devine bien que la vertu doit finalement l'emporter (à la Pyrrhus?) sur le mal. À noter que cet album vaut le signalement parce qu'il renouvelle en *space-fantasy* les cadres ordinaires d'une création dont Dieu s'est absenté.

**Une aventure de Cliff Burton, t.6,
Pur-Sang,
de Durand et Rodolphe,
Dargaud, 1993.**

Sixième tome. Mais des histoires indépendantes les unes des autres, avec des rappels et une continuité dans la structuration des personnages. Ça commence à avoir de la gueule. Ici, toujours dans la veine fantastique-noir, c'est la course, au château de Whirlwind, des bagnoles de tous acabits et même des expériences énergétiques qui supposent tous les carburants. Ce n'est pas la chute, facilement imaginable, qui nous tient en haleine mais le traitement onirico-humoristique de nos deux lascars, Durand et Rodolphe. Avec une touche de *wet dream* qui démontre bien que plus ça change...

**Barnabé et compagnie,
de Phil,
Studio Montag, 1993.**

**Au pied du grand totem,
de Mario Maloin,
Studio Montag, 1993.**

**Chatterie,
collectif,
Studio Montag, 1993.**

Studio Montag continue à accumuler les petites plaquettes. Sauf que ça nous use. Le débit est répétitif et on joue des mêmes scies. Quand passera-t-on à l'encouragement d'œuvres de longue haleine, puis à l'insertion de la couleur et, pourquoi pas, à la création d'un magazine de soutien? Monsieur Desmarais a deux milliards et demi qui lui chauffent les doigts! Il n'y aura de bande dessinée québécoise que lorsqu'elle sera apte à s'adresser aux Chinois, aux Allemands et même à de purs étrangers comme les Français de France et les Belges de Belgique!

**Le fanfaron,
de Lele Vianello,
Casterman, 1993.**

Des airs de déjà vu! Mais bien sûr! Lele Vianello prête la main à des travaux d'Hugo Pratt. Ça laisse des marques. Sauf que Vianello œuvre là dans la parodie. Un drôle de fanfaron chausse les bottes de l'aventurier et refait l'histoire à sa guise. On n'ose croire à un réflexe iconoclaste. Mais on en redemande.

**Koinsky raconte...
deux ou trois choses
que je sais d'eux,
d'Hugo Pratt,
Casterman, 1993.**

Une manière de nous resservir des brèves histoires de Pratt égarées dans les magazines. Le tout est complété, comme à l'habitude, de photos du maître et de ses proches et d'esquisses et identifications des divers corps d'armée impliqués sur ce théâtre de guerre. Koinsky ne raconte pas vraiment et le titre est un resuçage d'un titre de Godard à propos de la banlieue parisienne. Mais, pour nous, les véritables fans, tant qu'il n'y aura pas en quatrième de couverture une photo cernée d'un noir funèbre, il y aura l'espoir de voir Pratt revenir à de nouveaux récits. Moi, je me suis mis à suivre son œuvre romancée. Je vous en reparle... ■

par Jean Lefebvre